



Citation: B. Krulic (2020) La Descente de la Courtille ou le Peuple en carnaval. *Lea* 9: pp. 391-398. doi: <https://doi.org/10.13128/LEA-1824-484x-12444>.

Copyright: © 2020 B. Krulic. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<https://oajournals.fupress.net/index.php/bsfm-lea>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution – Non Commercial – No derivatives 4.0 International License, which permits use, distribution and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited as specified by the author or licensor, that is not used for commercial purposes and no modifications or adaptations are made.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

La Descente de la Courtille ou le Peuple en carnaval

Brigitte Krulic

Université Paris Nanterre
([<brigitte.krulic@parisnanterre.fr>](mailto:brigitte.krulic@parisnanterre.fr))

Abstract

In the first half of the 19th century, the “Descente de la Courtille” (la Courtille is one of the popular suburbs around Paris) sets a term to the Carnival celebrations. From the newspapers articles, drama shows, chronicles, literary production which describe the parade, emerges the idea that the wild street procession acts like a visual dramatization of what is called, since the Revolution's days, “The People” as the subject and actor of modern history. We propose to analyze a corpus of contemporary texts which document this perspective and indirectly give voice to political and philanthropic issues currently debated during the Bourbon Restoration and the July Monarchy.

Keywords: Bourbon Restoration and July Monarchy, Carnival celebrations in Paris, democracy, equality, representations and perceptions of the people

Des dernières années de la Restauration jusqu'au milieu du XIXe siècle, la Descente de la Courtille clôture le carnaval parisien, au matin du mercredi des Cendres. Des guinguettes de la barrière de la Courtille, au cœur des faubourgs populaires, une cohue hétéroclite de charrettes, de fiacres et de cabriolets déferle par les boulevards, des hauteurs de Belleville jusqu'à l'Hôtel de Ville; les fêtards masqués qui s'y entassent pêle-mêle apostrophent les badauds accourus en foule, les couvrant de farine, de boue et de détrit.

C'est en 1822 que la troupe du Cirque moderne lance l'idée de cette parade burlesque qui vit son âge d'or jusqu'à la Révolution de 1848; la période est marquée par une série d'insurrections violemment réprimées et par l'émergence de la “question sociale”, sur fond de lente démocratisation du pays. Les témoignages d'époque abondent: représentations graphiques (Gavarni, Gustave Doré, Daumier), articles de presse de tous bords politiques, guides touristiques, évocations théâtrales et littéraires et même un opéra (Wagner, *La descente de la Courtille*, 1841). Il s'en dégage une idée récurrente, exprimée de manière

plus ou moins explicite: ce que l'extravagant défilé met en scène, c'est le Peuple, la figure énigmatique et inquiétante que la Révolution a promue au rang d'acteur et de principe légitimant de l'histoire.

Les conservateurs fustigent ces "bacchanales du peuple français" en des termes qui évoquent les débordements de l'insurrection révolutionnaire d'un peuple hors de contrôle: vision d'effroi où se déploie le nivellement social destructeur de la civilisation. "La première fois que j'ai vu le peuple... c'était par une affreuse matinée, le mercredi des Cendres, à la descente de la Courtille [...]", raconte Musset. "Je commençai à comprendre le siècle et à savoir en quel temps nous vivons" (2009 [1836], 283-284). La concomitance du carnaval et de certains épisodes insurrectionnels (le sac de l'Archevêché de Paris en février 1831 et la Révolution de février 1848) alimente ces représentations. Pour la presse ouvrière et les représentants du socialisme utopique, la Descente – plus généralement le carnaval sont éminemment suspects: infiltrés par la police, manipulés par une lie crapuleuse qui jette le discrédit sur le peuple et l'enfoncé dans l'abrutissement. Position résumée par Victor Hugo dans *Les Misérables*: "De certaines fêtes malsaines désagrègent le peuple et le font populace" (1951 [1862], 1392); elle s'inscrit dans la continuité de la Révolution: la Commune de Paris avait interdit le carnaval en 1790; il ne sera rétabli qu'au tournant du siècle, sous le Consulat.

Nous proposons d'analyser ici un ensemble de témoignages contemporains sur la Descente de la Courtille au prisme des représentations du peuple; on y trouvera l'écho des préoccupations hygiénistes et morales des enquêteurs sociaux et des représentants du socialisme dit utopique, ainsi que l'empreinte des clivages politiques du premier XIXe siècle. Faut-il contrôler étroitement les dangereuses classes laborieuses, quitte à leur concéder avec le carnaval un espace de défoulement, ou faut-il au contraire les éduquer afin qu'elles renoncent à des divertissements réputés dégradants?

1. *Les saturnales du peuple*

Dans la très grande majorité des évocations de la Descente, le lecteur est frappé par la récurrence de certains motifs et par le recours quasi-systématique aux mêmes éléments lexicaux. Prenons pour exemple un guide des lieux de plaisir parisiens daté de 1830. Au petit matin, raconte l'auteur, les fêtards qui ont passé la nuit du mardi gras à faire bamboche dans les guinguettes n'attendent plus, pour rentrer dans la capitale, que l'arrivée des masques qui sortent des différents bals de Paris:

[...] des hommes et des femmes masqués sortant de tous les côtés, parcourant la rue de Belleville, les habits en désordre, crottés jusqu'aux genoux, la figure pâle et remplie de poussière; des femmes hurlant, véritables bacchantes, excitant leurs maris à s'enivrer et leur en donnant l'exemple; des menuisiers, des cordonniers, des commis, des marchands, des étudiants, toute espèce de gens mêlant et confondant les conditions, et ne connaissant plus aucune distance; des filles de joie, à pied ou en voiture découverte, proférant des paroles auxquelles les oreilles ne sont pas accoutumées; des hommes trébuchant à chaque pas, se querellant, se battant, cherchant leurs femmes qu'ils viennent de perdre dans la foule, jurant les traitant d'infidèles, en se servant de termes plus expressifs; des chiffonniers se roulant par terre sans pouvoir se relever, des buveurs criant aux fenêtres et inondant les passants; [...], voilà ce que l'on nomme la descente de la Courtille. (*Promenade à tous les bals publics de Paris* 1830, 168-169)

Le ton est donné, le décor campé: confusion, cacophonie, brouillage des distinctions de classes et des règles sociales, paroles et gestes incontrôlés qui défient le sens de la mesure et le bon goût, bagarres et échauffourées. La Descente de la Courtille a son roi: l'énigmatique Mi-

lord l'Arsouille. De son cabriolet attelé de superbes chevaux anglais, avec ses trois piqueurs qui sonnent des fanfares, il fait pleuvoir sur la foule une pluie de pièces d'or frites dans la graisse qu'on se dispute avidement (Luchet 1833, 41; Gastineau 1862, 76). C'est un authentique aristocrate britannique, Lord Seymour, prince de la bohème à ses heures, qui, selon la rumeur publique, se dissimule sous ce sobriquet emblématique d'un carnaval égalitaire redistributeur de richesses; milord *et* canaille, puissant de ce monde *et* gibier de potence, Milord l'Arsouille aurait inspiré à Eugène Sue le personnage du prince Rodolphe des *Mystères de Paris* (1843).

La transgression la plus immédiatement visible, c'est le défilé des masques. Chaque année, de la Restauration à la fin du Second Empire, la Préfecture de police édictait une ordonnance rappelant les mesures d'ordre public applicables en période de carnaval: il était interdit de porter le masque sur la voie publique entre six heures du soir et dix heures du matin; de même, les injures et les gestes obscènes étaient explicitement prohibés (Faure 1978, 174 sq.). Dans ses *Mémoires*, le préfet de police Gisquet justifie ces mesures destinées à dissuader les élégants de la bonne société d'imiter "la classe la plus abjecte" (1840, IV, 225). L'objectif des autorités était d'empêcher, même au milieu des débordements de la liesse populaire, la prolifération incontrôlée des sources de confusion, potentiellement criminogène; dans l'espace public, être et paraître ne devaient pas être dissociés. Mais les fêtards masqués juchés sur les voitures découvertes ne laissaient pas intimider: et dans le bruyant tohu-bohu, bien malin qui arrivait à distinguer la duchesse de l'"impure" et le dandy du portefaix.

La Descente de la Courtille renouvelle les saturnales et bacchanales de l'Antiquité (Privat d'Anglemont 1878, 256; *L'Atelier*, n. 6, mars 1844, 404-405; Hugo 1951 [1862], 1391): c'est une référence obligée chez nos auteurs, frottés d'humanités classiques. Par ailleurs, un chroniqueur mondain résume un sentiment très partagé: "tout le monde disait 'c'est infâme, c'est ignoble', mais tout Paris y était" (Privat d'Anglemont [1878], 256). C'est un spectacle qu'il faut absolument avoir vu une fois dans sa vie, renchérit le *Guide du promeneur aux barrières et dans les environs de Paris* (1851, 89). Relevons les qualifications d'*infâme* et d'*ignoble* qui indiquent une flétrissure morale. Tout au long du parcours, la Descente de la Courtille met en scène les excès carnavalesques: l'ivresse, l'impudicité, la souillure qui font surgir l'animalité refoulée:

Les hommes et les femmes étaient ivres, pantelants, souillés de lie;
 Les travestissements étaient déchirés et pleins de boue;
 Les coiffures étaient en haillons;
 Les chaussures étaient perdues;
 C'était l'ivrognerie dans toute sa laideur;
 Le vice dans sa toilette de négligé. (*Petit Journal*, 10 février 1864)

Même constat accusateur dans la *Confession d'un enfant du siècle*, publiée en 1836: "Cette muraille de spectateurs sinistres avait, dans ses yeux rouges de vin, une haine de tigre. Sur une lieue de long tout cela grommelait, tandis que les roues des carrosses leur effleuraient la poitrine, sans qu'ils fissent un pas en arrière" (Musset 2009 [1836], 283-284). Benjamin Gastineau, typographe proudhonien et futur communard, force le trait: une "foule en délire, [qui] serpente dans la rue, dans le ruisseau, clapotant, chantant, hurlant, cancanant, grinçant, glapissant, grimaçant et s'accrochant aux liquoristes [...], se vautrant dans une volupté de pourceaux" (1862, 94-95). Jugée tout aussi choquante, la confusion qui brouille ce que nous appellerions aujourd'hui les représentations genrées et la répartition sexuée des espaces urbains: "échevelées, crottées, déchirées, au regard hébété de la fatigue du vice, aux lèvres vertes, aux seins froissés, aux vêtements maculés", les femmes investissent l'espace public avec le bonnet

de police enfoncé sur l'oreille et "la pipe culottée entre les dents" (*ibidem*). Dans la mouvance des réformateurs modernes, citons *L'Atelier*, journal fondé et rédigé par des ouvriers proches du socialisme chrétien de Buchez, qui, très régulièrement pendant les années 1840, publie en février un article vitupérant les "jours abominables et funestes" du carnaval. Avec l'"effronterie des cyniques" et la "lubricité des satyres" s'y renouvellent les "antiques turpitudes" qui ravalent ceux qui s'y adonnent au rang des "derniers des animaux", avant que le lever du soleil, au matin des Cendres, ne révèle dans toute sa laideur le spectacle dégradant des acteurs "couverts de fange". "C'est au milieu des ténèbres, poursuit le rédacteur, à l'heure où se commettent les mauvaises actions et les crimes, que ce Paris de l'égout se lève, aujourd'hui, pour recommencer son immonde bacchanale" (*L'Atelier* n. 6, mars 1844).

Bien peu de gaîté libératrice, somme toute, dans cette Descente qui marque les retrouvailles avec le morne quotidien et l'entrée en Carême: "Spectacle plein d'humiliation/ Plus triste que le signe pénitent du jour/ Lamentable comme décrépitude humaine", fustige le *Petit Journal* (10 février 1864). Dans la lumière blême du petit matin, les héros de la fête font piteuse figure: livides, crottés et transis, tels ce garçon boucher costumé en Turc:

Il brille dans un char numéroté, suivi par une troupe de gamins qui le couvrent de farine et de jaunes d'œufs. Il rit, il chante, il beugle, il grelotte. Son œil est mort, son teint pâle, ses lèvres violettes, sa jambe avinée. Sa joie a quelque chose de hideux et de sombre. [...] Il roule d'une portière à l'autre de la voiture comme une masse brute et inerte. (*Le Charivari*, 19 février 1836)

Pour le Turc de Carnaval, la Descente s'achèvera au poste de police, puis à l'Hôtel-Dieu où l'on soignera les blessures qu'il a récoltées dans les bagarres. D'autres fêtards semblent déjà marqués par la mort, avec leur "figure couverte d'une pâleur mortelle, à peine dissimulée par une couche de poussière fétide, les traits tirés, décomposés par une dernière nuit d'excès et de débauches" (*Guide du promeneur aux barrières et dans les environs de Paris* 1851, 90). "Yeux caves, cheveux en désordre, [...] poitrines haletantes, voix rauques, regards éteints, visages lugubres" que la lumière impitoyable révèle: c'est un cortège de morts-vivants qui s'avance. Quelques intrépides s'efforcent de "faire bonne contenance et de défendre pied à pied l'empire du Mardi gras; ils forment un bataillon sacré [...], menaçant mercredi du geste et de la parole", tandis que les cloches qui retentissent semblent sonner l'heure du Jugement dernier (Tixier 1852, I, 57, 63). L'heure est à la pénitence, dans l'angoisse du châtement qui viendra sanctionner les débordements. Le lien entre le carnaval et l'épidémie de choléra-morbus qui se répand à la fin de mars 1832 est promptement établi; le carnaval de 1833, note Auguste Luchet, a été particulièrement brillant, comme si le peuple voulait dissiper les mauvais souvenirs de l'année précédente, assombrie par le choléra et la répression de l'insurrection républicaine de juin: "pour ne pas entendre la voix secrète qui s'élevait sombre et sévère en lui, le peuple a battu des pieds et des mains: il a crié, il a chanté, il a fait tout le bruit qu'il a pu" (Luchet 1834, II 370-371). La "mascarade du choléra" a inspiré des pages célèbres à Heinrich Heine, correspondant à Paris de la *Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg et à Eugène Sue: alors que défilent les charrettes chargées de cadavres, narguer le "Bonhomme Choléra" en l'abreuvant de lazzi, n'est-ce pas s'efforcer de conjurer la peur de la contagion? (Heine 1860, 133 sq.; Sue 1983, 792 sq.).

2. L'égalité des conditions mise en scène

Si la Descente de la Courtille rencontre un tel succès, c'est parce qu'elle donne à voir un microcosme social; au rythme du cortège défilent les protagonistes de la Comédie humaine.

Mais plus que la bigarrure des costumes qui appartient au registre attendu du carnaval, c'est la promiscuité scandaleuse entre l'orgie au champagne et l'orgie populaire qui frappe les contemporains. Les témoignages concordent: la Descente rassemble dans une cohue indifférenciée les noceurs de bonne famille qui sortent des bals masqués et un public de petits artisans, d'ouvriers qualifiés et de domestiques qui constituent alors le gros des classes laborieuses parisiennes: "des menuisiers, des cordonniers, des commis, des marchands, des étudiants, toute espèce de gens mêlant et confondant les conditions, et ne connaissant plus aucune distance" (*Promenade à tous les bals publics de Paris* 1830, 168-169). Ou encore: "... on faisait tapage tous ensemble, c'était l'égalité dans l'orgie" (Labédollière 1860, 303). Que des riches éduqués s'encaillent en jetant et recevant avec délectation de la farine et de la boue est, selon ces témoins, d'autant plus consternant qu'ils oublient leur condition au vu et au su de tous, en plein jour, dans l'espace public; en s'affranchissant des règles sociales qui imposent le respect des distinctions entre classes, ils s'avilissent et descendent en dessous des derniers rangs du peuple (Luchet 1833, 41; Grandville 1840, 68). En effet, c'est aux "capacités" qui forment le socle sociologique du régime qu'il incombe de donner l'exemple: l'intériorisation des barrières sociales et le respect des hiérarchies constituent les garde-fous de l'ordre politico-social menacé par l'"égalité des conditions", pour reprendre le concept de Tocqueville (*De la Démocratie en Amérique*, 1835 et 1840). Certes, le suffrage censitaire restreint considérablement le corps électoral (environ 200 000 électeurs à l'échelon national) et donc l'exercice de la démocratie représentative. Mais le sacre de l'individu – l'égalité de droits consacrée par la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen et mise en application sous la Révolution et l'Empire – érode les distinctions de naissance et la logique de l'honneur qui assigne à chacun ses droits et devoirs statutaires.

Ce peuple qui, littéralement, "s'oublie" – les allusions aux vomissements d'aliments ou d'injures et aux jets de boue et d'ordure sont récurrentes – apparaît donc, sous la plume des chroniqueurs considérés, comme une masse anonyme et grégaire dont les attributs les plus évidents sont l'agressivité et la propension à donner libre cours aux instincts les plus bas: des "pourceaux" (Gastineau 1862, 101) mâtinés de "tigres" menaçants (Musset 2009, 283-284). "Un de nos amis, assis sur le siège, tomba, au risque de se tuer, sur le pavé. Le peuple se précipita sur lui pour l'assommer; il fallut y courir et l'entourer" (Musset 2009, 283-284). Quant aux badauds qui se délectent du spectacle sans y participer, leur attitude témoigne d'un voyeurisme malsain: "Les hommes du meilleur monde – les étrangers de distinction, les dandys et les merveilleux allaient voir, en calèche découverte, la Descente de la Courtille. Avec une lorgnette au bout de leurs doigts gantés" (*Le Petit journal*, 10 février 1864).

L'effroi qu'inspirent les débordements des classes dangereuses est perceptible: s'y mêle aussi la répulsion qui affleure aussi dans de nombreuses enquêtes sociales, comme celles de Villermé, envers la dégradation physique et morale des prolétaires dans leurs taudis: au prisme de la perspective hygiéniste et philanthropique qui les inspirent, les conditions de vie des pauvres y sont souvent décrites en termes de désordre moral, voire de bestialité (Bouchet 2014, 57 sq.). Les journalistes, publicistes et rédacteurs de guides touristiques qui représentent la très grande majorité des auteurs analysés noircissent le trait pour des raisons évidentes: volonté de cultiver le pittoresque en multipliant les détails incongrus ou les pointes graveleuses qui titilleront les lecteurs, sensibilité romantique pour les contrastes violents et pour le spectacle bariolé de déguisements "faux, bizarres, monstrueux" (Grandville 1840, 68). Quant à la référence au 'peuple', elle relève d'une généralisation: les fêtards décrits par les chroniqueurs représentent un groupe numériquement restreint, certes très voyant, de quelques milliers d'individus qui peuvent s'offrir le luxe tout relatif d'une nuit d'excès, sans trop se soucier de la journée de travail qui sera perdue (Delattre 2000, 173 sq.).

Par ailleurs, ce peuple masqué est à proprement parler sans visage: ce ne sont pas des individualités qui défilent, mais des types humains et des personnages que la stylisation des costumes et l'outrance du trait rendent immédiatement identifiables. Que pour désigner les participants et les spectateurs aux festivités carnavalesques, les descriptions fassent des références si constantes à une entité appelée peuple n'est ni anodin ni fortuit; le spectre qui hante l'âge démocratique, c'est ce peuple insaisissable aux contours mal définis, sacré par la Révolution "*deus ex machina* de la politique" (Julliard 1997, 2359; Rosanvallon 1998), mais exclu de l'exercice de la souveraineté et qui s'enflamme par brusques flambées de révolte pour réclamer ses droits. La monarchie de Juillet qui coïncide largement avec la revitalisation du carnaval avait déçu les espoirs des combattants des Trois Glorieuses (27-29 juillet 1830). Après les révoltes ouvrières de 1831 et 1834 et les insurrections républicaines de 1832 et 1839, le parti du "mouvement" était soumis à une surveillance sourcilleuse. Chez les tenants du juste milieu louis-philippard et chez les notables soutiens du régime, la mémoire douloureuse de la Terreur était encore bien vivante. Et de fait, selon de nombreux chroniqueurs, le maintien du carnaval ne s'expliquerait que "par sa rencontre opportune avec le chaos socio-politique postérieur à 1789, qui dégraderait cette fête ancienne, ce désordre fonctionnel en orgie gratuite où la populace urbaine pourrait enfin s'emparer impunément de la rue et de la nuit, mais sans trop savoir pourquoi" (Delattre 2000, 167).

Chez les réformateurs modernes et les représentants du mouvement ouvrier, la condamnation de la fête canaille est aussi radicale, mais elle s'effectue au nom de principes tout différents: la volonté d'émanciper le peuple et l'exaltation de l'ascèse militante. Le Carnaval donne l'occasion de fustiger la soif de volupté de l'immorale bourgeoisie louis-philipparde qui donne aux travailleurs l'exemple de l'intempérance (Bouchet 2014, 57 sq.). *L'Atelier* oppose les "passions honteuses" qui s'y déchaînent aux fêtes patriotiques célébrées sous la Révolution, qui élevaient l'âme et favorisaient le "sentiment social". Le peuple ne s'était-il pas alors imposé un "carême civique" pour pouvoir nourrir les soldats de la Révolution et courir aux frontières? Comme beaucoup de socialistes et de républicains de l'époque, les rédacteurs exaltent la mémoire glorieuse de la Grande Nation militaire et patriotique qui doit se montrer digne de sa mission universelle:

Il faut des hommes à la France pour qu'elle soit toujours digne de son nom et montre la voie à l'humanité. Ses enfants laborieux le savent et refuseront d'aller s'amollir dans des fêtes scandaleuses pour devenir semblables à des Romains dégénérés qui n'avaient plus la force de soulever une lance lorsque les Barbares ont déferlé. (*L'Atelier*, n. 6, mars 1844)

Pour cette raison, ils revendiquent haut et fort le "puritanisme" qu'on leur reproche: car exhorter les travailleurs à la tempérance, c'est prendre le contre-pied du discours conservateur qui invoque l'immaturation supposée des citoyens dits "passifs" pour les écarter de l'exercice de la souveraineté. Le carnaval, accusent-ils, renforce l'ordre établi en enfonçant le peuple dans sa misère: les germes de maladies mortelles s'y propagent, les femmes perdent toute pudeur, on gaspille l'argent durement gagné pour acheter des "oripeaux" et s'enivrer et la famille se dissout dans le laisser-aller et les dettes. L'égalité affichée n'est que leurre et simulacre: "... là, tout le monde se serre la main, s'embrasse, se tutoie: c'est l'égalité dans toute sa latitude, mais c'est l'égalité du vice" (*L'Atelier*, n. 6, mars 1844). On retrouve ces arguments chez Gastineau, qui à l'époque où il écrit son essai sur le carnaval, vit en déportation en Algérie; la société moderne qui consacre la suprématie de l'argent comme critère de distinction sociale, observe-t-il, a dénaturé le sens transgressif du carnaval ancien; derrière les excès ne subsiste que le "vide incommensurable" d'une humanité désormais privée de repères:

Aujourd'hui qu'il n'y a plus de classes, plus de visages, plus de caractères, plus de contrainte morale, [...], aujourd'hui que la pièce de cent sous fait seule la noblesse et la démarcation entre les hommes, aujourd'hui que le masque d'argent blêmit toutes les figures, [...] à quoi bon le Carnaval, puisqu'il dure depuis le jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre? (1862, 89)

Si le gouvernement se montre si étrangement tolérant envers la mascarade carnavalesque qui défile depuis la Courtille, c'est parce qu'il y trouve intérêt. Tout d'abord parce qu'une purgation annuelle, limitée dans le temps et l'espace, est plus aisément contrôlable que la menace diffuse de menées séditeuses: un peuple corrompu par les plaisirs "ignobles" se mène plus facilement (*L'Atelier* n°6, février 1841). Et quelle aubaine pour la police qui peut déployer ses légions de mouchards au milieu de la foule en liesse: "... ce rire est suspect. [...] Il y a du gouvernement là-dedans. [...] De certaines fêtes malsaines désagrègent le peuple et le font populace; et aux populations comme aux tyrans il faut des bouffons" (Hugo 1951 [1862], 1392). Peuple de citoyens et populace esclave, Jean Valjean et Thénardier: c'est toute la vision hugolienne des *Misérables* que déroule la superbe scène du carnaval, le jour des noces de Marius et de Cosette, en un ultime face à face des protagonistes du roman: un instant, la voiture où les mariés et leur ange tutélaire ont pris place se trouve immobilisée dans la cohue des chars; un instant, puis la voiture se remet en marche (*ibidem*).

La conjonction exemplaire des deux forces éruptives, le carnaval et la Révolution, s'opère en février 1848; le sac de Notre-Dame et de l'Archevêché de Paris, le mardi gras de 1831, puis l'émeute populaire survenue pendant le carnaval de Grenoble en mars 1832 l'avaient préfigurée, en la laissant inachevée. En 1848, les jours gras revinrent avec un peu d'avance sur le calendrier – le mardi gras tombait le 7 mars. "Après les Fous dans la maison de Dieu, c'était les Fous dans le palais du Prince. [...] La Courtille avait déménagé aux Tuileries" (Faure 1978, 118). Mais cette année-là, le mercredi des Cendres eut lieu en juin, lorsque la tragique répression de l'insurrection ouvrière eut raison de l'esprit fraternel des premiers jours de la Révolution (Faure 1978, 115). De cette conjonction, nul n'a dressé de tableau plus saisissant que Daniel Stern [Marie d'Agoult], dans son *Histoire de la Révolution de 1848*: le 24 février, les Tuileries sont envahies par la foule des insurgés, "excitée par sa propre licence, ivre de joie d'abord, de vin ensuite". Le château devient alors le théâtre d'une immense orgie, d'une "saturnale indescriptible"; on revêt les costumes d'apparat abandonnés par la famille royale et les courtisans, on mime les cérémonies de cour, avant de former le cortège portant le trône qu'on se dispose à brûler.

On prépare une marche triomphale. Des tambours battent de fantasques roulements. [...] Une multitude armée de piques au bout desquelles pendent des lambeaux de pourpre, de damas, de brocaris, des habits de cour, des livrées, brandissant des baïonnettes et des sabres auxquels se sont enfourchés des quartiers de viande, de pain, de lard, des bouteilles vides enlevées aux cuisines et aux caves royales, s'avance en chantant la Marseillaise. (1869, 109-110)

Désormais, la Descente de la Courtille va s'étioler, bien qu'il soit impossible de donner la date précise de sa disparition. Elle se survit quelques années après la Révolution de 1848, du moins si l'on en croit le témoignage d'un journaliste qui constate, en 1852, que la "grande débâcle carnavalesque qu'on appelle *descente de la Courtille*" dégénère en défilé publicitaire d'hommes-affiches et de colporteurs de prospectus (*La Presse*, 25 février 1852). Les causes de cette disparition sont tout aussi obscures. On peut avancer quelques hypothèses: l'extension de Paris aux communes limitrophes, en 1860, qui aurait porté un coup fatal aux guinguettes; les flonflons de la fête impériale et la banalisation de la vie nocturne à Paris grâce aux progrès techniques et à l'évolution des mœurs. Ainsi le développement des réjouissances nocturnes tout au long de l'année aurait-il contribué à remiser au rayon des vieilleries pittoresques le paroxysme hivernal des outrances carnavalesques (Delattre 2000, 168, 181).

3. Conclusion

La Descente de la Courtille est marquée au sceau de l'ambivalence: ce que le défilé des masques matérialise avec emphase, c'est le retour de l'exception à la règle, entre la mort de Mardi-gras et l'avènement du Carême. Paris capitale du XIXe siècle s'y met en scène. Cœur battant des masses urbaines et des tensions politiques; symbole d'une vie urbaine qui prodigue une surexcitation factice et des plaisirs dégradants à une humanité nivelée; foyer d'épidémies et d'insurrections: kaléidoscope d'images discordantes qui signent la modernité démocratique.

Références bibliographiques

- Bouchet Thomas (2014), *Les Fruits défendus, Socialismes et sensualité du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Stock.
- B. R. (1851), *Guide du promeneur aux barrières et dans les environs de Paris*, Paris, R. Ruel aîné.
- Delattre Simone (2000), *Les douze heures noires, La Nuit à Paris au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel.
- Faure Alain (1978), *Paris Carême-prenant, du Carnaval à Paris au XIXe siècle*, Paris, Hachette.
- Gastineau Benjamin (1862 [1855]), *Histoire de la folie humaine, Le Carnaval ancien et moderne*, Paris, Poulet-Malassis.
- Gisquet Henri (1840), *Mémoires de M. Gisquet, ancien préfet de police, écrits par lui-même*, Paris, Marchant, 4 tomes.
- Grandville J.J. (1840), "Scènes de Carnaval", *Le Magasin pittoresque*, périodique, sous la dir. d'Edouard Charton, Paris.
- Heine Heinrich (1860), *De la France*, Paris, Michel Lévy.
- Hugo Victor (1951 [1862]), *Les Misérables*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade.
- Julliard Jacques (1997), "Le Peuple", in Pierre Nora (sous la dir. de), *Les Lieux de mémoire*, tome II, Paris, Gallimard, 2359-2393, 3 tomes.
- Labédollière Emile de (1860), *Le Nouveau Paris, histoire de ses vingt arrondissements*, Paris, Barba.
- Luchet Auguste (1833), "La Descente de la Courtille en 1833", in *Paris ou le livre des cent-et-un*, Paris, Ladvocat.
- (1834), "Les Bals champêtres en 1833", in *Nouveau Tableau de Paris du XIXe siècle* (collectif), tome II, Paris, Béchet, 367-393.
- Musset Alfred de (2009 [1836]), *La Confession d'un enfant du siècle*, présentation, notes, dossier, chronologie, bibliographie par Sylvain Ledda, Paris, Flammarion.
- Privat d'Anglemont Alexandre (1878), *Paris Anecdotes*, Paris, A. Delahays éditeur.
- Promenade à tous les bals publics de Paris, barrières et guinguettes de cette capitale, ou revue historique et descriptive de ces lieux* (1830), par M.R., Paris, Terry Jeune, Libraire au Palais-Royal.
- Rosanvallon Pierre (1998), *Le Peuple introuvable, Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Gallimard.
- Stern Daniel [Marie d'Agoult] (1869 [1850]), *Histoire de la Révolution de 1848*, Paris, Librairie Internationale Lacroix Verbroeckhoven & Cie.
- Sue Eugène (1983 [1844]), *Le Juif errant*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins.
- Tixier Edmond (1852), *Tableau de Paris*, Paris, Paulin et Le Chevalier, 2 tomes.

Articles de presse

- Gil Blas*, "Fini de rire" (Maufrigneuse), 23 février 1882.
- L'Atelier*, "Le Carnaval", n. 6, février 1841.
- L'Atelier*, "Le Carnaval", n. 6, mars 1844.
- La Presse*, 25 février 1852.
- Le Charivari*, 19 février 1836.
- Le Petit Journal*, "Le mercredi des Cendres" (Timothée Trimm), 10 février 1864.